

Comme un vol d'hirondelles
de
Jean Louis Bourdon

Mentions légales

Jean Louis Bourdon
jeanlouisbourdon@hotmail.com
tel: 0662157739

MARTHA: Entre 60 et 75 ans

SIMONE: Entre 55 et 70 ans

Simone doit faire toujours un peu plus jeune que Martha.

Deux femmes sont dans une pièce peu meublée, l'une, de soixante dix à soixante quinze ans environ, elle est en robe de chambre, l'autre, d'environ soixante à soixante dix ans est vêtue d'une robe ridicule, trop courte ou trop longue.

MARTHA , *en robe de chambre. L'autre femme marche dans la pièce. Martha la regarde.*

— Qu'est-ce que tu fais ?

SIMONE, *pensive.* — Hein ? Quoi ?

MARTHA — Je te demande ce que tu fais ?

SIMONE, *toujours pensive. Elle regarde Martha.*

— Je ne fais rien.

MARTHA — Si ! Tu tournes en rond !

SIMONE — Je ne tourne pas en rond. Je réfléchis.

MARTHA — Je sais ce que tu as dans ce sac.

Silence

— C'est à ça que tu réfléchis ?

SIMONE — Non, Martha, ce n'est pas à ça.

MARTHA — Tu as envie de te mettre ces foutus habits sur le dos, c'est ça ?

SIMONE— Ce n'est pas ça.

MARTHA — Je n'aime pas l'idée que l'on puisse te voir avec cet accoutrement. Tu le sais, Simone !

SIMONE, *elle s'arrête de marcher* — Oui, je le sais. Et c'est pourquoi, je respecte ta volonté.

MARTHA — Les gens ici sont de toutes petites choses fragiles, de vieux fantômes sensibles à ce genre de tenue, Simone, à deux pas du précipice. Il ne faut pas les bousculer. Tu peux comprendre ça, n'est-ce pas ?

SIMONE — Oui, je comprends. Je comprends très bien. C'est pourquoi, je porte cette robe ridicule.

MARTHA — Ce n'est pas une robe ridicule, chérie. C'est la plus belle robe de Nicole, ma voisine de chambrée.

Simone se remet à marcher dans la pièce.

— Et je trouve qu'elle te va à merveille.

SIMONE — Tu te fiches de moi, Martha, c'est ça ?

MARTHA — Non, je suis on ne peut plus sérieuse. En tout cas, ça te va mieux que cette espèce de robe ridicule que l'on te fait porter à longueur de journée. Franchement, il faudra un jour que tu m'expliques ton problème ! Et arrête de tourner en rond, quand je te parle, ça me fatigue les yeux !

SIMONE — Je réfléchis.

MARTHA — Tu réfléchis en tournant en rond !

SIMONE — Si tu veux. Mais tout ça me tracasse.

MARTHA — Qu'est-ce qui te tracasse ?

SIMONE — Je n'aime pas ça, je n'aime pas te voir agitée.

MARTHA — Je ne suis pas agitée.

SIMONE — C'est pas ce qu'on m'a dit.

MARTHA — Les gens disent n'importe quoi. Tout va bien, tout va très bien.

SIMONE — Non, Martha, tout ne va pas très bien. Je devrais essayer de venir te voir un peu plus souvent. Tu ne t'ennuies pas trop ici ?

MARTHA — Pas le moins du monde ! Je m'amuse comme une petite folle ! Tout va pour le mieux.

SIMONE — Oui, tu as l'air très bien ici. Et puis, c'est grand.

MARTHA — Oh ça !

SIMONE — Ils ne t'ont pas mis de télé ?

MARTHA — Pourquoi faire, pour regarder de la publicité du matin au soir. Tu veux que je me suicide, Simone ?

SIMONE — Ne dis pas ça, chérie.

MARTHA — La publicité est une des premières causes de suicide, tu ne le savais pas ça ? D'ailleurs, personne ne le sait.
Léger temps.

SIMONE — Et la cuisine ?

MARTHA — Pardon ?

SIMONE — Ce qu'on te donne à manger, c'est bon ?

MARTHA — On ne me donne pas à manger !

SIMONE — On ne te donne pas à manger ?

MARTHA — Enfin, je n'appelle pas ça de la nourriture.

SIMONE — Tu m'as fait peur ! Je croyais qu'on te laissait mourir de faim !

MARTHA — Oh non, pour ça. Y'a pas de danger ! N'empêche, ce n'est pas de la nourriture.

SIMONE — Et bien ! Qu'est-ce que c'est si ce n'est pas de la nourriture ?

MARTHA — De la boîte, Simone. De la boîte !

SIMONE — De la boîte ?

MARTHA — C'est ça.

SIMONE — Ça peut être bon de la boîte.

MARTHA — Pas de la boîte pour chiens !

SIMONE — On te donne des boîtes pour chiens ???

MARTHA — Pour chien, pour chat, ou je ne sais trop quoi !

SIMONE — Mais, tu dois mourir de faim, ma pauvre chérie !

MARTHA — Mais pas du tout ! Je m'empiffre de ces cochonneries, quand ils me refilent ma boîte, je gratte le fond de la gamelle avec mes griffes.

SIMONE — Tu grattes le fond...

MARTHA — Oui, pourquoi ? C'est interdit ?

SIMONE — Non, non, ma chérie. Pas du tout.

Simone tourne à nouveau dans la pièce.

MARTHA — Et toi, qu'est-ce qu'ils te font manger là-bas dans..dans ton.. usine ?

SIMONE — Oh, un peu de tout. Un peu de tout...Alors, comme ça, tu es bien ici ?

MARTHA — Comme un poisson dans l'eau.

SIMONE — Tu es mieux ici, n'est-ce pas ?

MARTHA — Oui, Simone, beaucoup mieux. Aux Belles vignes, je n'étais pas bien et je n'avais pas cette belle vue de ma fenêtre.

SIMONE — Je comprends, Martha.

Très léger silence.

— Tu es sûre de ne manquer de rien ?

MARTHA — Tout va pour le mieux. C'est toi qui n'as pas l'air d'aller, chérie, à tourner, comme ça, en rond dans tous les sens et à te poser des tas de questions ridicules.

SIMONE — Je ne me pose pas des questions ridicules.

MARTHA — N'empêche que, tu tournes en rond.

SIMONE — Si tu veux.

MARTHA — Ça ne viendra pas plus vite.

SIMONE — Quoi ? Qu'est-ce qui ne viendra pas plus vite ?

MARTHA — Ce qu'on attend, pardi !

SIMONE, *elle s'arrête et regarde Martha.*

— On attend quelque chose ?

MARTHA — Pardi !

SIMONE — On attend quoi ?

MARTHA — Moi, je n'ai pas besoin de tourner en rond pour réfléchir.

SIMONE — On attend quoi, Martha ?

MARTHA — Tu n'es pas la seule à pouvoir réfléchir.. Moi aussi, je peux réfléchir, mais, je reste assise. Pas besoin de tourner en rond.

SIMONE, *sans agressivité.*

— Voilà, je m'assois ! Tu es contente ?

MARTHA — Moi aussi, je réfléchis.

SIMONE — Maintenant, dis-moi ce qu'on attend ?

Léger silence. Elle sort un tricot et tricote.

— S'il te plaît. On attend quoi, Martha ?

MARTHA — Quelqu'un !

SIMONE, *léger silence.* — Quelqu'un ? Qui, Martha ? Qui ça ?

MARTHA — Un homme !

SIMONE — Un homme ? Quel homme ?

MARTHA — Un homme. Un bel homme. Comme dans les rêves. *Elle regarde Simone.. Simone a l'air contrariée.*

— Il ne vient pas. Il ne viendra peut-être pas. Les hommes sont tous pareils ! Ils ne viennent que lorsque on ne les attend plus ou quand nous n'en avons pas besoin.

SIMONE — Pourquoi, Martha ? Pourquoi, attendre cet homme ?

MARTHA — Parce que !

SIMONE, *elle regarde Martha tendrement.*

— Ça ne me plaît pas, tout ça.

MARTHA — Le plus important, c'est que ça me plaise à moi ,
Simone !

SIMONE — Ne te fais pas de mal, Martha, s'il te plaît.

MARTHA — Pour ça, d'autres s'en sont chargé, chérie ! Non, moi, j'ai plutôt l'intention de me faire du bien, mon chou ! J'ai toujours aimé la compagnie des hommes, Simone. Tu es bien placée pour le savoir, non ?

SIMONE — S'il te plaît, Martha

MARTHA — Quoi ? Ça ne te plaît pas que quelqu'un puisse venir me voir ? Me rendre une petite visite ?

SIMONE — Qui est cet homme ?

MARTHA — Ça ne te regarde pas, c'est privé.

Simone , embarrassée, semble triste. Elle tourne la tête.

— Tu n'es pas contente de voir ta grande sœur ?

SIMONE — Si, bien sûr que si.... Mais, ce n'est rien....Je suis seulement fatiguée.

MARTHA — Pas la peine de se mettre dans un état pareil ! Et puis, si quelqu'un devait avoir marre de quelque chose, c'est bien moi, tu ne crois pas ?

SIMONE — Oui, chérie.

MARTHA — Alors, arrête-moi ça tout de suite, ça me fait de la peine de te voir toute triste. Tu entends ? Redresse-toi. C'est tout, voilà, sèche-moi ces larmes.

Simone se relève.

SIMONE — Je ne pleure pas, Martha.

MARTHA — Ce n'est pas grave ! Redresse-toi quand même ! Voilà qui est mieux. Toute droite, s'il te plaît ! Allez, plus haut le menton ! Comme ces beaux jeunes gens en habit militaire. Toi aussi, tu es dans l'armée, n'est-ce pas ? Voilà, la nuque bien droite !

Simone s'exécute.

— Voilà, comme ça ! Ah, c'est beaucoup mieux ! Repos !

Simone se reprend. Elles rient.

— Je préfère ça !

Elles rient encore. Elles vont s'asseoir dans le fauteuil. Les rires s'estompent. Silence.

MARTHA — Tu travailles trop. Voilà ton problème. Tu devrais te reposer davantage. Qu'est-ce qu'ils te font faire là-bas ?

SIMONE — Ce n'est pas ça. Je ne fais pas grand chose de mes journées, enfin, pas plus qu'une autre.

MARTHA — Qu'est-ce qu'ils te font faire de si fatigant, dis-le moi !

SIMONE — Rien, je t'assure ! Je passe la moitié de la journée à genoux, ce n'est pas très fatigant.

MARTHA — Moi, ça me fatiguerait beaucoup, tu peux me croire !

SIMONE, *elle regarde la pendule au mur*, — Cette pendule n'est pas à l'heure.

MARTHA, *regardant à son tour* — Elle ne marche plus.

SIMONE — Ah.

MARTHA — Et si elle ne marche plus, elle ne peut pas être à l'heure.

SIMONE — Oui.

MARTHA — Il ne passera pas.

SIMONE — Parlons d'autre chose, veux-tu ?

MARTHA — Tu aimerais bien savoir qui c'est, n'est-ce pas ?

SIMONE — Non, Martha. Je ne préfère pas.

MARTHA — menteuse !

SIMONE — Ce n'est pas gentil de dire ça.

MARTHA — Je ne suis pas gentille !

SIMONE — Ne dis pas ça !

MARTHA — Je dis la vérité. En vieillissant, je deviens mauvaise. Comme tous les vieux de cette maison.

SIMONE — Arrête, Martha ! S'il te plaît....

MARTHA — Si, je t'assure ! Ça tourne dans ma tête, comme le tambour d'une vieille machine à laver qui ne sert plus à rien. Je ressasse, je grince, je rumine comme une vieille vache méchante !

SIMONE — Tu n'es pas méchante, Martha ! Jamais de la vie. Tu n'es plus très jeune et tu souffres, voilà le problème. Mais tu n'es pas méchante..

MARTHA — Si, je suis méchante ! Tu n'as pas idée. Mauvaise comme une teigne ! Et j'y prends même un certain plaisir. Sinon, comment je pourrais t'obliger à porter cette robe ridicule..

SIMONE — S'il te plaît...

MARTHA — Si tu te voyais, ma pauvre fille... heureusement que personne ne te voit. Tu ne ferais pas dix mètres dans la rue sans te faire arrêter pour outrage.

Simone ne relève pas. Léger silence.

— Pardon, chérie.

Silence

— Tu vois, que je suis méchante, petite sœur, je te fais pleurer sans même le vouloir, faut quand même le faire !!

SIMONE, *impatiente*. — Je te dis que je ne pleure pas, Martha.

MARTHA — C'est tout comme !

Silence

— Va me remettre tes habits ridicules, enfin, je veux dire les autres.

Simone ne bouge pas.

— S'il te plaît, chérie ! Je te trouverai autre chose à te mettre sur le dos la prochaine fois. Je te le promets.

Simone même jeu.

— S'il te plaît, Simone !

Simone se relève et va vers une pièce ouverte ou derrière un paravent, avec son sac en plastique. Léger silence.

— C'est chaque fois pareil. Si au moins, tu pouvais venir avec des habits normaux, juste pour venir me voir. Je suis sûre que ta mère ne t'en tiendrait pas rigueur. Tu ne crois pas, chérie ?

Simone apparaît en habit de bonne sœur.

SIMONE — Oui.

Silence. Martha la regarde, l'air peiné.

MARTHA — Tu es fâchée après moi, n'est-ce pas ?

SIMONE — Non.

MARTHA — Je te demande pardon, chérie. Tu n'as pas idée comme je te demande pardon. C'est plus fort que moi. On ne devrait jamais vieillir. Il faudrait me tuer !

SIMONE — Ne dis pas ça, Martha ! Ne dis pas des choses comme ça !

MARTHA — Pourquoi ? Je ne devrais pas dire la vérité ?

SIMONE — Parce que, ça me fait de la peine. Je n'aime pas quand tu parles de la mort.

MARTHA — Pourquoi ? Pourquoi dis-tu ça, Simone ? La mort est une espérance magnifique lorsque nous n'avons plus rien à

attendre du monde des vivants. Tu devrais en savoir quelque chose ! Tu es bien placée pour ça ! Non, il n'y a pas de quoi avoir de la peine, Simone ! Tu te rends compte si nous devons vivre mille ans ?

SIMONE — Parlons d'autre chose, tu veux bien..

MARTHA — Franchement, que deviendrions-nous, si nous ne devons pas mourir ? Je te le demande, Simone ? Mille ans ! Quelle tête nous aurions. Vivre et mourir. C'est le mouvement naturel de la vie. Il n'y a rien d'extraordinaire à ça. Mais ça, non !! Les hypocrites ont décidé de vous garder en vie, coûte que coûte ! Contre les lois mêmes de la nature. Avec vos souffrances et votre ras le bol ! Et, plus vous vieillissez, plus vous souffrez le martyre et plus on s'acharne à vous empêcher de partir, contre vents et marées. C'est bien, ça fait bien, c'est moral à ce qui paraît, c'est humain ! Alors que les héritiers attendent que la bête meure, sans parler de ce que ça coûte à la société. C'est humain de vous laisser chier dans vos couches sans même que vous vous en aperceviez ?! C'est humain ça ? Moi, je me fais une autre idée de l'humanité. Non, Simone, ce n'est pas humain pour moi de finir comme ça !! Je n'ai pas envie de finir comme ça ! Moi, je préfère partir avant de ne plus me rendre compte du désastre. Avant qu'il ne soit trop tard. Tout ça pour grignoter quelques semaines ou quelques mois de survie sur une mort certaine et libératrice, à ne rien avoir d'autre à faire, pour passer le temps, en attendant ce jour heureux, que d'être obligée de se taper chaque soir ce feuilleton ridicule, entrecoupé de pubs sordides, vantant des compagnies d'assurance et des produits de beauté. Quelle bêtise ! Non, Simone !! Je ne veux pas que l'on me retienne, ni de gré, ni de force. A me laisser balancer ma pauvre vie au bout de ce fil de douleurs ! En espérant qu'il casse un de ces quatre matins !! Mais, il ne casse jamais, Simone !! Jamais !! Non, jamais cette saloperie de fil ne casse ! En tout cas, jamais assez vite !! Et pendant ce temps, on laisse des milliers d'enfants mourir de faim dans le monde dans l'indifférence générale, ça ne

te donne pas envie de vomir petite bonne sœur ?

SIMONE, *embêtée, à voix basse* — S'il te plaît...

MARTHA — Non, Simone, je ne dis pas Amen ! Je dis, vive l'euthanasie ! Vive le docteur Malmaison ! Et au diable les idiots et les hypocrites !!

SIMONE, *même jeu* — Arrête Martha ! Ne dis pas des choses comme ça ! Je ne suis pas une idiote et une hypocrite. Ce docteur a tué des gens ! On ne peut pas...

MARTHA — Décidément, vous ne pensez qu'à vous ! Comme tous ces gouvernements qui se succèdent. Ces pantins qui nous gouvernent et qui nous prennent tous pour des imbéciles. Je voudrais bien les voir à la place de ma voisine, la vieille Nicole, dont tu portais la robe tout à l'heure, dégoulinante de souffrance, je voudrais bien le voir le président, couvert de kystes purulents, la peau plus rouge que les feux de l'enfer. Pataugeant du matin au soir dans ses excréments ! Il changerait peut-être d'avis ! Non, Simone, ce médecin est un saint, cet homme est saint - empathie ! Vive Saint-Empathie !

SIMONE, *même jeu* — S'il te plaît.

MARTHA — Tu ne m'empêcheras pas de dire ce que je pense ! Plus à mon âge. Vivre dans la joie et le plaisir tant qu'il est possible de le faire, penser à la vie et non en permanence à la mort avec vos religions ridicules et primitives qui nous pourrissent l'existence. Ce monde pourrait être si beau, Simone, sans mensonge et sans hypocrisie. Il ferait doux vivre dans ce monde-là, et même de mourir, un monde en couleurs, quoi.

SIMONE — Ce n'est pas ta faute, Martha.

MARTHA — Ne crois pas ça. Ne crois pas ça, petite sœur. C'est la faute à tout le monde ! Tout le monde a quelque chose à se reprocher, c'est ça le problème. Le tout, est de le reconnaître. Après, ça va beaucoup mieux.

SIMONE, *embarrassée*. — Pardon, Martha.

MARTHA — Pourquoi me demandes-tu pardon ? Toi, tu n'as rien à te faire pardonner. Tu entends ! Rien !

SIMONE — Je regrette tellement.

MARTHA — Tu n'as rien à regretter, Simone. Toi, tu es une sainte.

Simone, même jeu.

— Et puis, ne dit-on pas dans ta caserne que l'être humain est imparfait ? Tout ça est dans la nature des choses et des êtres. On ne pourra jamais rien y changer. Redresse-toi, Simone, la vie est belle.

SIMONE, *a une position normale*. — ...Oui..

MARTHA — Toi, tu es encore jeune, profite des beaux jours que tu as devant toi, au lieu de faire cette tête. On dirait que tu vas assister à tes propres funérailles.

SIMONE — Pas du tout...

Silence. Martha va à la fenêtre.

MARTHA — Si j'avais su, je t'aurais davantage couverte de tendresse, davantage couverte de baisers. Mais les êtres humains ne savent pas donner de ces choses. Ils ne savent jamais en donner assez. Sans doute la nature en a décidé ainsi. Nous ne sommes pas des êtres d'amour, Simone. Nous sommes des êtres de sexe et de passion, pas différents des bêtes. Passionnés, individualistes et irréfléchis. Et voilà pourquoi nous voyons le monde en noir et blanc.

Elle revient vers Simone.

— Voilà pourquoi, je voudrais bien pouvoir tout recommencer, refaire ma vie, recommencer du début. Donner autour de moi un maximum de tendresse et d'amour. Oui, Simone, c'est ma faute, si le monde n'est pas en couleur, c'est aussi de ma faute. C'est la faute de chacun. Je n'ai pas fait ce qu'il fallait faire. Si je n'ai pas

donné suffisamment d'amour et de tendresse, alors, je n'ai pas existé, Simone, voilà ce que je crois. D'ailleurs, je ne me souviens plus si j'ai vraiment vécu. Je ne me souviens plus de mon existence, tu te rends compte ? Ai-je vécu ? Ai-je vraiment existé, Simone ?

SIMONE — S'il te plaît, Martha....

MARTHA — Je n'ai même pas eu d'enfant, tu te rends compte ? Ai-je eu des enfants ? Je ne sais plus, Simone, je ne sais plus.
On entend frapper à la porte.

MARTHA, *se levant.* — Le voilà ! Le voilà ! Vite !
Elle remet son col.

— Redresse-toi, Simone, et ne fais pas cette tête d'enterrement, c'est lui, souris un peu, tu veux !
Vers la porte.

— Entrez !

Elle ouvre la porte.

— Bonjour, Jérôme. Comment allez-vous ce matin ?
Un jeune homme entre sur scène.

LE JEUNE HOMME — Très bien, madame Martha. Parfaitement bien, et vous-même ?

MARTHA — Tout va pour le mieux, mon petit Jérôme.
Vers Simone.

JÉRÔME — Bonjour, ma sœur.
Simone , souriante.

SIMONE — Bonjour.

MARTHA, *parlant de Simone.* — Elle va bien aussi, tout le monde va très bien, c'est le principal. Alors, mon petit Jérôme, vous m'apportez quoi, ce matin ?

JÉRÔME — J'ai pris votre magazine préféré, comme d'habitude, et les deux petits croissants, que vous m'aviez demandés hier de

vous ramener, et aussi vos petits médicaments. Voilà.

MARTHA — Vous êtes un ange tombé du ciel, mon petit Jérôme.
Il pose le tout sur la table.

— Alors, comment vont les enfants ?

JÉRÔME — Je n'ai toujours pas d'enfants, madame Martha. Pas encore.

MARTHA — Vraiment ?

JÉRÔME — Vraiment, mais j'y pense.

MARTHA — Et votre femme ?

JÉRÔME — je n'en ai pas non plus.

MARTHA — Voilà qui est parfait !

SIMONE, *embarrassée et amusée.* — Martha !

MARTHA — Des maîtresses, voilà ce qu'il vous faut, Jérôme. Vous avez bien le temps de vous enchaîner ! Vous avez bien raison, profitez-en, profitez de la vie pendant que vous en avez le temps. Un beau garçon comme vous, pieds et poings liés, quelle tristesse ce serait ! Amusez-vous sans rien promettre à personne, surtout, ça évite les ennuis. Profitez ! Ça ne dure pas, vous pouvez me croire. Faites danser le poulailleur tant qu'il est temps !

SIMONE, *même jeu* — Martha !

MARTHA, *vers Simone.* — Quoi ?

SIMONE — Veux-tu ...

JÉRÔME — Ce n'est rien, ma sœur, juste quelques plaisanteries entre nous !

MARTHA — Pas du tout ! Moi, je suis très sérieuse au contraire. Et si j'avais quelques décennies de moins, je vous jure que nous nous serions bien amusés, mon petit Jérôme.

JÉRÔME — Oui, je le crois aussi, je vous aurai emmenée à

Venise.

MARTHA — Oui, Venise, les gondoles et tout et tout, quelle extase !

JÉRÔME — Nous nous serions bien amusés, madame Martha. J'en suis sûr.

MARTHA — Arrêtez ça tout de suite, mon petit Jérôme, je vais rajeunir à vue d'œil !

JÉRÔME — Topez-la !

MARTHA — Je tope, je tope !

Elle tope

— Le coq est dans le poulailler !

SIMONE, *même jeu*. — Martha !

MARTHA — Quoi encore ? Oui, Simone, si ce garçon avait été un coq, j'aurais aimé être une poule, figure-toi !

Jérôme sourit.

SIMONE, *même jeu*. — Oh !

Simone a un petit rire de gêne qu'elle cache dans ses mains.

JÉRÔME — Je dois y aller, Madame Martha, la tournée n'attend pas.

MARTHA — Le coq dans le poulailler !

JÉRÔME — Oui, comme vous dites, madame Martha. A demain.

MARTHA — Pas madame Martha, Martha tout court, sinon, ça me gâche la journée, vous le savez, n'est-ce pas ? Et vous ne voudriez pas me gâcher la journée, mon petit Jérôme ?

JÉRÔME — Surtout pas, Martha.

MARTHA — A la bonne heure !

JÉRÔME — Au revoir, ma sœur.

SIMONE — Au revoir, Jérôme.

Il sort. Martha referme la porte derrière lui.

MARTHA — J'ose le dire, Simone. Quand je vois ce garçon, je regrette mes vingt ans.

SIMONE, *gênée*. — Martha !

MARTHA — Oui, je sais, je suis une dragueuse. Ce jeune homme est tellement charmant.

SIMONE — C'est l'homme que tu attendais ?

MARTHA — Évidemment, Simone, qu'est-c'que tu croyais ? C'est le seul beau jeune homme à cinquante kilomètres à la ronde dans cette baraque !

Simone a l'air rassurée.

— Il me fait penser à ...

Elle semble pensive et absente d'un seul coup.

SIMONE, *après un silence*. — A qui Martha ?

MARTHA, *sortant d'un seul coup de ses songes*.

— A quelqu'un ! Je sais plus, il y a longtemps. À quelqu'un que j'ai connu, sans doute, un jour, dans mon passé, dans mon oubli, je ne me souviens plus. Un jeune homme dans le même genre, quelqu'un que j'ai sans doute beaucoup aimé.

SIMONE — S'il te plaît Martha, parlons d'autre chose. Tu veux bien ? Alors ? Dis-moi un peu, Martha. Qu'est-ce que tu fais de tes journées ?

Léger silence.

— Martha ?

Pensive, puis sortant à nouveau brusquement de ses songes.

MARTHA — J'ai toujours beaucoup aimé la présence des hommes, en général.

SIMONE — Qu'est-c'que tu fais de tes journées, Martha ?

MARTHA — Je n'aurais jamais pu faire bonne sœur, vois-tu .

J'aime la présence de ce jeune homme, Simone, beaucoup.

SIMONE — Tu ne veux pas me dire ce que tu fais dans la journée , Martha ?

MARTHA — Ne me casse pas les pieds, Simone ! Tu le sais très bien, ce que je fais dans la journée. A nos âges, nous ne risquons plus rien à parler de ce qui nous intéresse, tu ne crois pas ? Quoi de plus beau dans la vie qu'un beau mec ! Veux-tu bien me le dire ? Il n'y a de vrai et de sincère que le plaisir, ma chérie.

SIMONE — L'amour, voilà la seule chose qui soit vraie, Martha, pas le plaisir.

MARTHA — L'amour, c'est le plaisir avec la déchéance en plus ! Voilà ce qu'est l'amour, Simone !

SIMONE — Et le plaisir d'aimer ?

MARTHA — Tu crois que je ne sais pas ce qu'est le plaisir d'aimer, Simone ? Tu crois que je me souviens plus ?

SIMONE — Si...pardonne moi. Ne parlons plus de ça !

MARTHA — Je perds peut-être la boule, mais ce genre de chose ne s'oublie pas, chérie. On le sait, on le sent, on se le traîne toute sa vie, comme un boulet, et c'est lourd à porter, petite sœur, très lourd !....

SIMONE — Pardon, chérie, je.. je ne voulais pas dire ça .

MARTHA — Le plaisir de vivre, de faire l'amour, le plaisir, rien que le plaisir, cette sensation qui énerve nos sens, lorsque nous nous retrouvons face à cette beauté charnelle, et surtout ne pensons à rien d'autre. Surtout, à rien d'autre, à rien qui puisse nous faire du mal, surtout, à aucune projection qui puisse nous rendre esclave et nous enchaîner à la souffrance, à cette souffrance, indécente, qui confine à l'abnégation de soi et à la stupidité, à cette souffrance, aussi abstraite qu'inutile !

SIMONE — Martha ! Martha, s'il te plaît.....

MARTHA, *très léger silence*. — Les seules personnes que j'ai aimées dans ma vie, sans trop de souffrances, ce sont mes amies. C'est ça l'amour, Simone. Dès lors que tu mélanges le sexe et les sentiments, tu es morte. Voilà, ce que je pense. Voilà, ce que l'on pense avec le temps.

SIMONE — Parlons d'autre chose ! Je t'en prie !

MARTHA — De quoi veux-tu parler chérie ? De quoi pourrions-nous parler ? Nécrologie ?

Elle ouvre le journal sur la table.

— Voyons voir qui est mort cette semaine ? Quel est le crétin qui nous a claqué dans les pattes ?

SIMONE — S'il te plaît !

MARTHA — Oui, Martha, un peu de respect pour les morts, ma cocotte, surtout que c'est bientôt ton tour !

SIMONE — Martha !

MARTHA — Je voudrais bien voir ce qu'on dira de moi.

Elle lit.

SIMONE — S'il te plaît, Martha !

Toujours dans sa lecture.

MARTHA — Va falloir casser les murs du cimetière avec la venue de tous ces braves gens, leurs yeux noyés de larmes de crocodile ! Quel moment ça va être.

SIMONE — S'il te plaît !

MARTHA — Très bien ! Parlons d'autre chose. De quoi allons-nous parler ? Parlons couture ! C'est ça, couture. Alors ? Ça avance cette paire de chaussettes ?

SIMONE — Quelle paire de chaussettes ?

MARTHA — Celle-ci, celle que tu es en train de tricoter !

SIMONE — Ce n'est pas des chaussettes, c'est une écharpe.

MARTHA — Pourquoi tu te tricotes une écharpe Simone ? Tu as froid, là-bas, dans tes catacombes ?

SIMONE — Ce n'est pas pour moi. Je fais une écharpe pour la mère supérieure.

MARTHA — Tu fayottes ?

SIMONE — Non, je ne fayotte pas. Je me rends utile.

MARTHA — Mon œil !

SIMONE — Martha !

MARTHA — En tout cas, Simone, si c'est pour parler tricot, alors, ce n'est plus la peine de venir me voir. Je me fous du tricot et des convenances. J'ai envie de te parler de la vie, de mes souvenirs, de mes envies, de mes rêves.

SIMONE — Pourquoi ne pourrions-nous pas discuter de choses simples, Martha ? Au lieu de toujours remuer le passé et se faire du mal.

MARTHA — Pourquoi, à ton avis, les êtres humains cherchent-ils tant à gagner de l'argent ? Hein, Simone ? Peux-tu me le dire ? Parce qu'ils sont passionnés, ma vieille, voilà pourquoi ! Parce que l'humain, n'aime pas la simplicité, Simone, mais, ce qu'il y a de mieux. Et plus il vieillit, l'être humain, et plus, il lui faut d'argent ! Oui, Simone ? Parce que plus, il vieillit, et plus les plaisirs de la chair sont chers, ma chère !

Elle rit

— Plus les plaisirs de la chair sont chers, ma chère, c'est drôle, tu ne trouves pas ?

Simone ne répond pas. Léger silence.

— Voilà où nous en sommes, ma pauvre Simone !

SIMONE — Tu n'as pas pris tes médicaments !

MARTHA — Et alors ! Qu'est-ce que ça peut bien faire ! Je ne prends plus mes médicaments ! Je ne prends plus ces saloperies

de médicaments depuis longtemps ! Je n'ai plus rien à faire ici, à me casser les pieds et à casser les pieds de mon entourage.

SIMONE — Martha.....

MARTHA, *coupant Simone*. — Le monde n'a pas besoin de moi, Simone ! Le monde n'a besoin de personne !

Léger silence., elle va à la fenêtre.

— L'ennui, c'est que moins je prends mes médicaments et mieux je me porte ! C'est plutôt comique, tu ne trouves pas ?

Silence, Simone se mouche.

— En fait, c'est très angoissant comme constat.

Silence.

— J'ai fait un rêve cette nuit, un rêve étrange. Tu veux que je te raconte ?

SIMONE — Non, Martha, je ne veux pas !

MARTHA — Si, je vais te le raconter, j'y tiens beaucoup ! Tu vas rigoler.

SIMONE — Ça m'étonnerait.

MARTHA — J'avais 25 ans dans ce rêve. 25 ans, tu te rends compte chérie, 25 ans, ça doit bien faire mille ans déjà, quelle misère !

SIMONE, *abattue*. — Je t'en prie. Je ne veux pas savoir !

MARTHA — Tu ne veux pas que je te raconte mon rêve ?

SIMONE — Non, Martha, s'il te plaît ! Je ne veux pas que tu te fasses du mal.

MARTHA — Mais je ne me fais pas de mal, petite sœur, je te raconte mon rêve ! Rien d'autre !

Elle revient s'asseoir.

..Donc, voilà, il faisait chaud, très chaud. Très lourd. C'était à la fin août. Il faisait tellement lourd que la pluie s'est mise à tomber. Des trombes d'eau.

SIMONE — On s'en fiche, Martha !

MARTHA — Laisse-moi te raconter mon rêve, chérie. Ça va te plaire !

SIMONE — Je ne crois pas !

MARTHA — Donc, il tombait des trombes d'eau ! Moi, j'étais dans une écurie parce que je brossais un cheval, un champion.

SIMONE — Quel cheval, Martha ?

MARTHA — On s'en fiche ! Laisse-moi raconter !

SIMONE — je n'ai rien dit de mal, je voulais seulement savoir de quel cheval...

MARTHA — Ce n'était pas une vache, Simone ! Ça te va ?

SIMONE — Je n'ai rien dit de.....

MARTHA — Laisse-moi raconter mon histoire !

SIMONE, désabusée. — Si ça peut te faire plaisir...

MARTHA — Ça ne me fait pas plaisir, Simone, je te raconte juste mon rêve ! D'accord ?

SIMONE, même jeu. — Fais comme tu veux.

MARTHA — Donc, Tu m'as coupée.., maintenant je ne sais plus ce que je disais !

SIMONE — Tu étais dans une écurie.

MARTHA — Te fiche pas de moi, Simone, ce n'est pas très gentil !

SIMONE — Mais, je ne me fiche pas de toi ! Je t'assure. Tu brossais un cheval dans une écurie !...

MARTHA — c'était un rêve très précis Simone, alors un conseil, ne me coupe plus !

SIMONE — Comme tu voudras...

MARTHA — Donc, je brossais ce cheval, oui, parce que c'était un champion. Un cheval qui avait gagné des courses, si tu préfères ! C'est à ce moment que la pluie s'est mise à tomber, un vrai déluge. C'était impressionnant, Simone, tu peux me croire.

SIMONE — Je te crois.

MARTHA, *plus énergique, pour ne pas perdre le fil.*

— Et c'est là que ce jeune homme est arrivé !

Très léger silence.

— C'est là que ce jeune homme est arrivé. Il est arrivé comme ça, juste pour se mettre à l'abri. Avec ce qu'il tombait dehors, c'était normal. Il est entré dans l'écurie sans même me voir, pendant que moi, je brossais ce champion de cheval. Il ne m'avait pas vue, je veux dire, pas tout de suite. Il me tournait le dos. Je ne crois pas qu'il s'attendait à trouver là une jeune femme en train de brosser un champion de cheval. Il regardait dehors. Je le vois encore. Et moi, je brossais cette terreur des champs de courses et là, malgré le bruit de la pluie au-dehors qui battait le pavé, il a senti ma présence. C'est à ce moment-là qu'il s'est retourné vers moi. Un dieu, Simone. Un dieu, je ne blague pas...

SIMONE — Je ne t'écoute plus, Martha. Je ne veux rien savoir !

MARTHA — Tu as tort, chérie. Un jeune homme magnifique. Un de ces hommes qu'on ne rencontre pas à tous les coins de rues. Beau et élégant. Moi, pendant ce temps, je brossais ce cheval, l'air de rien. Et puis... Écoute bien ça, Simone, pendant que je brossais cet idiot de canasson, il s'est approché de moi et là...J'ai levé la tête.. Oui, écoute bien ça, j'ai levé la tête....Parce que, je ne voyais que son pantalon, jusqu'à la hauteur de sa ceinture et... ça ne se fait pas, n'est-ce pas ?.. De regarder un homme à cette hauteur. Alors, j'ai levé la tête, et quand mes yeux se sont posés sur les siens, il s'est passé quelque chose. Oui, Simone, j'ai reçu un choc, oui, un véritable choc, une sacrée décharge électrique.

Voilà, ce qui s'est passé dans cette écurie. Et là, je me suis remise à brosser ce pauvre cheval comme une dératée. Cette pauvre bête ne s'était jamais faite brosser de la sorte, à tel point qu'elle a lancé deux ou trois ruades, je ne me souviens plus très bien. Mais moi, je continuais à brosser ce cheval malgré les ruades, je n'avais plus mes yeux posés sur les siens et pourtant, il me semblait les dévorer encore. Je ne pouvais pas les oublier, je les avais fixés seulement deux petites secondes, et ils étaient déjà gravés en moi. C'est étrange, tu ne trouves pas, Simone ? Qu'en penses-tu ?

SIMONE — Je n'aime pas ce rêve.

MARTHA — Tu n'aimes pas ce rêve ?

SIMONE — Non, je ne l'aime pas !

MARTHA — Tant pis, je te le raconte quand même.

SIMONE — Je le connais déjà !

SIMONE — Tais-toi donc ! Celui-là, tu ne peux pas le connaître, je l'ai fait cette nuit. Alors voilà, je brossais ce cheval qui hennissait... Si tu me coupes comme ça tout le temps, sans arrêt, je n'arriverai pas à aller jusqu'au bout. Pourquoi il hennissait ce couillon de cheval ??? Ah oui, je le brossais trop fort, donc ! Après un certain temps que je ne saurais évaluer, il a mis sa tête devant la mienne. Je te parle du jeune homme, pas du cheval, on est bien d'accord ? Bon !

Léger silence. Elles semblent absentes.

— Il a mis son beau visage devant mes yeux. Sa bouche s'articulait, mais curieusement, je n'entendais rien, aucun son ne sortait de sa bouche. Une bouche, mais une bouche, tu ne peux pas t'imaginer, une bouche...une bouche à baiser, en quelque sorte. Oui, ses belles lèvres se démenaient en vain. Et... à ce moment – là, il s'est passé quelque chose d'étrange. Tu ne devineras jamais ce qui s'est passé .

Léger temps, Simone ne bouge pas.

— Simone ? Sais-tu ce qui s'est passé à ce moment-là ??
Simone !! Tu dors ??

SIMONE — Non, je ne dors pas.

MARTHA — Alors pourquoi ne réponds-tu pas à ma question ?

SIMONE — ..Je n'ai pas envie

MARTHA — Tu n'as pas envie ? Tu n'as pas envie de quoi ?

SIMONE — Je ne veux pas répondre.

MARTHA — Et pourquoi tu ne voudrais pas répondre à cette question ? Tu es intelligente petite sœur, comment ne voudrais-tu pas répondre à cette simple petite devinette ?

SIMONE — Je ne veux pas, c'est tout.

MARTHA — Mais ce n'est rien, Simone, pourquoi prends-tu tout à cœur comme ça ? Après tout, ce n'est qu'une petite devinette de rien du tout, entre sœurs.

SIMONE — Je ne veux rien savoir, Martha.

MARTHA — Je ne te comprends pas, chérie. Je n'ai rien de spécial derrière la tête. Ce n'était qu'un petit jeu auquel je voulais te faire participer. Je parle depuis tout à l'heure et tu ne dis rien, je voulais juste voir si tu n'étais pas morte, rien de plus !

Très léger silence.

— J'ai remarqué quelque chose depuis un petit moment, et je n'aime pas ça. La vieillesse ne te réussit pas, Simone. Ce n'était rien qu'une petite devinette de rien du tout, pas besoin de se mettre dans des états pareils !

Silence. Martha regarde autour d'elle. silence.

— Nous n'avons pas encore de tableaux sur les murs. Rien sur les murs, pour égayer tout ça. Pourquoi, Simone ?

même jeu.

— Tout est blanc, comme dans les cauchemars. Je préfère la couleur de mes rêves. On se croirait dans une morgue, tu ne

trouves pas, chérie ?

même jeu.

— Il va falloir faire quelque chose, je t'assure. Qu'est-ce que nous avons pour nous distraire ? hein ? Rien ! Si, nous avons Jérôme, heureusement.

Simone regarde Martha.

— Tu parles d'une maison de retraite, une maison de retraite où l'on ne propose aucune distraction, c'est moche, non ? Je vais me plaindre, tu peux me croire ! Je ne suis peut-être plus très jeune, mais je n'ai pas ma langue dans ma poche.

Elle va vers la fenêtre.

— Demain, je vais demander à voir le directeur. Moi, les murs blancs, ça ne me plaît pas.

SIMONE — Ils doivent sans doute refaire la décoration.

MARTHA — Oui, c'est ça, et ils auront fini pour la saint glinglin !

Léger temps. Elle regarde par la fenêtre.

— Je me demande bien où sont passées mes chères petites hirondelles. D'année en année, nous en avons de moins en moins. Tu ne trouves pas, chérie ?

SIMONE — Je vais rentrer Martha, il se fait tard.

MARTHA — Déjà ? Tu viens à peine d'arriver ! La prochaine fois, si c'est pour venir me voir dix minutes, tu peux rester dans ta caserne. Moi, je n'ai besoin de personne.

SIMONE, *l'air triste.* — Ne dis pas ça, chérie.

MARTHA — Je n'ai pas besoin que l'on vienne me voir ,
Simone ! Je ne t'ai rien demandé.

SIMONE — Je vais rester encore un peu, si tu veux. La prochaine fois, je viendrai plus longtemps.

MARTHA — C'est ça !

Léger silence..

— Du coup, je ne sais plus de quoi je te parlais ...A oui, c'est ça, de mon rêve de cette nuit. Je vais te le raconter ce rêve, je vais te dire ce qu'il s'est passé.

SIMONE — Non, Martha, je vais plutôt te raconter une histoire drôle. Tu ne veux pas entendre une histoire drôle ?

MARTHA — Laisse-moi, Simone, ça me fait plaisir. Et puis, les histoires drôles, ne me font jamais rigoler.

SIMONE — S'il te plaît Martha !!

MARTHA — Je n'ai pas envie d'écouter d'histoires drôles, Simone ! Si je veux écouter des histoires drôles, j'ouvre la boîte à conneries et je peux écouter des tas d'histoires drôles racontées par des types très drôles qui racontent des histoires drôlement ridicules ! D'accord ? J'ai besoin de parler de mon rêve à quelqu'un. Tu peux comprendre ça ? Jérôme n'a jamais le temps d'écouter mes histoires, le pauvre, tout le temps à courir à droite et à gauche dans les chambres de toutes ces grosses vaches méchantes qui attendent après leurs médicaments et lui faire des clins d'œil !

SIMONE — Ne dis pas des choses comme ça, Martha, ce n'est pas très chrétien de dire ce genre de choses.

MARTHA — Ça tombe bien, Simone ! Je ne suis pas très chrétienne ces temps-ci. Vas-tu me laisser finir mon histoire ?

Léger silence, Simone baisse la tête.

— Merci. Donc, nous avons fait l'amour dans cette écurie jusqu'au soir. Voilà, ce qui s'est passé. C'était un bien beau rêve, Simone, un bien beau rêve. Voilà.

SIMONE, *surprise, léger silence.* — C'est tout ?

MARTHA — C'est déjà pas mal, Simone. Qu'est-ce que tu aurais voulu ? Qu'il m'épouse peut-être ? Et qu'il me fasse une demi douzaine de marmots et que je finisse comme une mouche dans un pot de confiture ?

SIMONE — C'est toujours ce même rêve.

MARTHA — Oui, toujours le même rêve..mais cette fois, ce n'était pas la fin.

SIMONE — Quoi ? Quelle fin ? ...Je croyais ?

MARTHA — Non, Simone, le rêve a continué, je n'ai pas tout raconté, je n'ai raconté que la fin d'un morceau.

SIMONE — La fin d'un morceau ?

MARTHA — Oui. Je suis fatiguée, je n'ai plus envie d'en parler. Et puis à quoi bon. J'ai l'impression de parler à un mur.

SIMONE — Si Martha ! Maintenant que tu as commencé..

MARTHA — Non, je ne veux plus.

SIMONE — S'il te plaît !

MARTHA — Tu ne sais pas ce que tu viens de rater, Simone. Tu peux me croire.

SIMONE — Pardon, chérie, finis ton histoire. Je t'en prie !

MARTHA — J'ai dit non ! Et puis à partir de ce moment, c'est privé ! Ça ne regarde personne. A partir de ce moment-là, c'est mon petit secret à moi, c'est mon rêve à moi toute seule !

SIMONE — Oui, Martha. Je comprends. Je comprends. Tu me raconteras la suite une autre fois. Je veux bien, je suis d'accord.

MARTHA — Je ne dirais plus rien !

SIMONE — Moi, je ne voulais pas que tu me le racontes, ce rêve. Je n'aime pas quand tu me racontes ce rêve. Je le connais déjà.

MARTHA — Oui, tu le connais déjà, ce rêve, je le fais souvent.

SIMONE — Oui chérie.

MARTHA — Je le fais souvent, mais la suite tu ne la connais pas, Simone, tu ne la connais pas, la suite.

SIMONE — Si, je la connais. Je la connais.

MARTHA — Non, Simone, pas celle-ci ! Tu ne connais pas la suite. C'est la première fois que je rêve de la suite.

SIMONE — Tu veux dire... La suite jusqu'au bout ?

MARTHA — Oui, Simone. Jusqu'au bout. Jusqu'au bout du bout !

Silence.

— Je pense que tu n'aimerais pas connaître la fin, Simone.

SIMONE — ...Effectivement, je ne voudrais pas la connaître. Je veux dire que je ne veux pas la connaître.

MARTHA — menteuse !

SIMONE — Martha !

MARTHA — Pourquoi ? Les bonnes sœurs ne mentent pas ?

SIMONE — Les bonnes sœurs ne doivent pas mentir.

MARTHA — Mais elles mentent quand même.

SIMONE — Elles ne doivent pas !

MARTHA — J'ai épousé cet homme, Simone. Oui, dans ce rêve. Nous nous sommes mariés, si tu préfères. Et nous nous sommes aimés, comme tu ne pourras jamais te l'imaginer...

SIMONE — Je n'ai pas toujours été religieuse, Martha, tu le sais bien.

MARTHA — Cet homme est devenu mon mari. Mon mari officiel ! Officiel !!

SIMONE — Martha, S'il te plaît !

MARTHA — Nous nous sommes tant aimés, Simone, tant aimés.

SIMONE, *perturbée* — Tu te rappelles de tout ça, chérie, tu te rappelles de ces moments ?

MARTHA — Et comment, que je me rappelle ! Tu me prends pour une demeurée ou quoi ? Comment ne pourrais-je pas me rappeler ? Nous nous sommes installés en ville, dans un joli petit appartement. Il travaillait à l'opéra. Tu te rends compte ? L'opéra ! Je me souviens parfaitement de toutes ces voix.

SIMONE — Quelles voix ?

MARTHA — Les voix de tous ces chanteurs, de toutes ces chanteuses ! A quelle voix pensais-tu ? Tu me prends vraiment pour une grabataire, ma vieille ! A l'opéra, on entend bien des voix ? Non ? Vous aussi dans la religion, vous entendez des voix, et on ne vous prend pas pour autant pour des électrocutés du bocal ! Donc, j'allais deux fois par semaine à l'opéra... voilà, maintenant que tu m'as coupée, je ne sais plus ce que j'étais en train de dire...

SIMONE — Pardon, chérie.

MARTHA — Oui, si tu veux, mais ça va pas recoller les morceaux !

SIMONE — Tu allais à l'opéra.

MARTHA — Et alors ?

SIMONE — Deux ou trois fois par semaine, parce que ton mari travaillait là-bas.

MARTHA — Où ça ?

SIMONE — A l'opéra !

MARTHA — A l'opéra ?

SIMONE — Oui.

MARTHA — Qu'est-c'qu'il foutait à l'opéra ?

SIMONE — Il était technicien....

MARTHA — Ah oui ! Ça me revient. Donc, j'étais tout le temps

fournée à l'opéra. C'était formidable. J'adore les artistes ! A cette époque, nous ne manquions de rien. Tu sais, Simone, les gens heureux qui ne manquent de rien ont un très gros problème.

SIMONE — Quel problème ?

MARTHA — Ils ne sont pas habitués aux emmerdements. Ils ne sont pas fatalistes, tu comprends ? Dès qu'il y a une fausse note qui se glisse dans la belle mélodie, tout explose ! Les notes volent dans tous les sens, et on peut en prendre plein la figure et plus la mélodie est belle, plus la fausse note est perceptible, plus elle est douloureuse, plus elle est déchirante, c'est moche, non ?

SIMONE, *ne sachant quoi répondre.* —Oui...

MARTHA — On peut se faire mal en tombant d'une marche, mais on se tue à chaque fois que l'on se jette du haut de la tour Eiffel, Simone, surtout, si on tombe sur des pieux.

Simone boit au goulot d'une petite fiole.

— Oui, Simone, j'ai été très heureuse dans ce petit appartement, comme tu ne pourras jamais te l'imaginer.

SIMONE — Si, je peux me l'imaginer, moi aussi, j'ai été très amoureuse et très heureuse. Moi aussi ...

MARTHA — Toutes les bonnes sœurs sont amoureuses et heureuses.

SIMONE — Je ne te parle pas de ça, Martha ! Je ne te parle pas de Dieu ou du Christ. Je te parle d'avant tout ça.

MARTHA — Tu as toujours été une sainte, Simone.

SIMONE — Ne sois pas méchante ! Ne me fais pas de mal, chérie. Je n'ai pas toujours été bonne sœur, je te parle d'avant. Ne fais pas semblant d'avoir oublié. J'étais très jeune à cette époque, je ne connaissais rien de la vie. Je ne me rendais pas compte. Moi aussi, je me suis laissée emporter par une belle histoire. Moi aussi, j'ai ressenti cette sensation de bien-être, j'étais très jeune,

Martha. Tu le sais. Rien, alors, n'avait d'importance, que cette sensation de vertige magnifique. C'était un très bel homme, j'en ai pas connu d'autres et je n'en ai jamais aimé d'autre.

MARTHA — Et le Christ, qu'est-ce-que tu en fais ?

SIMONE — Je n'ai plus envie de parler de ça.

MARTHA — Si, Simone, au contraire, parlons-en !

SIMONE — Je t'en supplie, s'il te plaît..

MARTHA — Ça te rappelle de mauvais souvenirs ?

SIMONE — Je ne suis pas venue pour parler de ça.

MARTHA — Ah ? Alors, pourquoi tu es venue, Simone ?

SIMONE — Pour te voir. C'est tout.

MARTHA — C'est tout ? Seulement pour me voir ?

SIMONE — Je n'ai pas envie de parler de tout ça, je n'ai plus envie de te voir malheureuse....

MARTHA — Tu trouves que j'ai l'air malheureuse ? J'aime parler de mes histoires d'amour, ça ne me rend pas malheureuse. Bien au contraire. Et j'aime aussi t'entendre parler de tes histoires d'amour à toi. Ça ne me rend pas malheureuse, ça ne me rend plus malheureuse, Simone, ça me fait plaisir. Ce n'est pas pareil.

SIMONE — Je suis juste venue te voir pour savoir comment tu allais, Martha, c'est tout.

MARTHA — Moi, je me porte comme un charme, ce n'est pas comme toi.

SIMONE — Je voudrais que tu prennes tes médicaments.

MARTHA — Tu radotes, chérie, je t'ai dit que je ne prenais plus ces saloperies !

SIMONE — Celui du soir, tu es obligée de le prendre.

MARTHA — Celui du soir me donne envie de vomir !

SIMONE — Ce médicament est très important, Martha.

MARTHA — Il me donne envie de vomir, je te dis ! Alors, si tu es seulement venue pour me voir, maintenant, c'est fait, tu m'as vue ! Tu peux retourner dans ta planque ! Dans ta geôle ! Dans ton cimetière ! Dans ta mosquée !

SIMONE — Je suis catholique, Martha.

MARTHA — On s'en fout !

SIMONE — Ne dis pas des choses comme ça, chérie, ça me fait de la peine.

MARTHA — Moi, ce qui me fait de la peine, c'est que nous ne puissions pas nous faire de confidences, comme deux sœurs complices et pleines de tendresse. Comme deux petites filles qui se racontent leur petites histoires de petites filles. Ça me fait beaucoup de peine, Simone. Le temps a passé, petite chérie, ça ne peut plus nous faire du mal.

Silence, les deux femmes se regardent.

SIMONE — Très bien. Très bien, Martha. Parlons de ce que tu veux.

MARTHA — J'ai plus envie !

SIMONE, *haussant le ton*. — Si tu as décidé de nous faire du mal, Martha ! C'est réussi ! Continue comme ça .

MARTHA — Qu'est-ce que tu racontes ? Je n'ai pas envie de nous faire du mal.

SIMONE — Surtout, te gêne pas ! Je t'écoute !

MARTHA — Je voudrais seulement que tu te réveilles, que tu comprennes. Que tu comprennes mon histoire !

Martha a subitement l'air triste. Léger silence.

— Je...Je t'aime ma chérie...

Simone, émue, va à la fenêtre. Léger silence.

SIMONE — Très bien, Martha. Très bien, parle-moi de cette histoire, si tu veux. Mais...si je suis devenue ce que je suis Martha, ce n'est pas par hasard. ..Tu... Tu le sais bien.

Léger silence.

MARTHA, à nouveau bagarreuse, elle se retourne vers Simone.
— Alors, comme ça, petite sœur tu n'as connu qu'un homme ? ...Enfin, deux, je veux dire avec Jésus !

SIMONE — Je n'ai connu qu'un homme.

MARTHA — Oui, si tu veux..Tu as aimé cet homme ?

SIMONE — Oui, Martha.

MARTHA — Je n'en reviens pas. Et tu as fait avec cet homme ce que tu devais faire.

Léger silence.

— Je veux dire...que.....que vous vous êtes aimés ?...

SIMONE, un peu gênée. — Oui.

MARTHA — C'est dégoûtant !

SIMONE — S'il te plaît, Martha !

MARTHA — Je n'arrive pas à t'imaginer faire une chose pareille.

SIMONE — Cet homme m'a fait perdre la tête...

MARTHA — Et maintenant, que tu es bonne sœur, tu regrettes, n'est-ce pas ?

SIMONE — Oui, chérie, je regrette. Tu ne sais pas à quel point !

MARTHA — Vous, les jeunes, on se demande où vous avez la tête. Ça fait n'importe quoi et après, ça regrette ! Y a pas de quoi.

SIMONE — C'était un de ces hommes auxquels les femmes ne résistent pas. Je ne peux rien dire d'autre.

MARTHA — Un Don Juan, quoi !

SIMONE — Oui...

MARTHA — Le Christ, en quelque sorte !

SIMONE — Le Christ n'est pas un Don Juan, Martha !

MARTHA — Mon œil ! Jamais un homme n'a eu autant de maîtresses dans l'histoire de l'humanité.

SIMONE — Arrête, Martha, ce n'est pas drôle. Cet homme était mon grand amour. Je n'y peux rien changer.

MARTHA — Un homme marié !

SIMONE — Oui, c'était un homme marié....

MARTHA — Quelle honte, petite sœur !! Quelle honte pour une religieuse !

SIMONE — Je n'étais pas religieuse à cette époque !

MARTHA — N'empêche, un homme marié !! Tu devrais avoir honte !

SIMONE — Oui, j'ai honte, Martha. Tu n'as pas idée à quel point. Mais on ne choisit pas ces choses là ! Ça vous tombe sur la tête, comme ça,..Je ne contrôlais rien.

MARTHA — D'accord, à mon tour.

SIMONE — Aujourd'hui, je suis heureuse d'être religieuse, chérie.

MARTHA — Laisse moi aller au bout de mon histoire à moi !

SIMONE — Je n'ai touché qu'un homme dans ma vie, Martha. Un seul.

MARTHA — Quel gâchis !

SIMONE — Avant et après lui, je n'ai connu personne.

MARTHA — Tu as connu Jésus !

SIMONE — Oui, après lui, je n'ai connu que Jésus, seulement Jésus, jusqu'à ma mort.

MARTHA — Pauvre fille ! N'empêche que tu as péché, Simone ! Un homme marié, je n'en reviens toujours pas.

SIMONE — Arrête, s'il te plaît.

MARTHA — Mais ce qui me choque le plus, chérie, c'est que cet homme avait une femme et que tu le savais !!
Simone baisse la tête.

SIMONE, *elle pleure doucement.* — Oui, Martha.

MARTHA — Quelle horreur, tu n'as pensé à rien ! Tu n'as pas pensé aux conséquences. N'est-ce pas ? Après quoi, tu en as payé le prix !

SIMONE — Oui, Martha.

MARTHA — Quel désastre ! As-tu pensé une fois à cette pauvre fille. Dis-moi ?

SIMONE — Quand j'étais dans ses bras, je ne pensais à rien.

MARTHA — Tu n'as pas pensé à elle, à ce qu'elle pouvait ressentir, à ce qu'elle pouvait souffrir. Moi, à sa place, j'aurais souffert, Simone. Énormément.

SIMONE — Je sais, j'ai souvent demandé pardon à Dieu.

MARTHA — Il a bon dos ! Il fallait y penser avant. Dieu ne peut pas réparer toutes les saloperies du monde !

SIMONE — Je la détestais, Martha ! Tu peux comprendre ça ! Je n'étais plus moi-même, et je la détestais !!!

MARTHA — Tu la détestais ?

SIMONE — Oui. Dieu m'en est témoin ! Je voulais mourir. La nuit, je ne dormais pas, je l'imaginai dans ses bras, enlacée

contre lui. A faire l'amour. C'était sale. Je trouvais ça si sale, Martha. L'amour de ma vie avec cette femme.

MARTHA — Allons ! Qu'est-ce que tu racontes ! Ils étaient mariés ! Elle était sa femme ! Sa femme légitime !!

SIMONE — Je sais. Mais, je n'y pouvais rien. J'avais toute ces vilaines pensées dans la tête.

MARTHA — Tu as dû beaucoup souffrir, chérie.

SIMONE — J'ai tant aimé cet homme, Martha. Sans lui, ma vie n'avait plus de sens.

MARTHA — Je te plains, petite sœur. Tu as dû être bien malheureuse.

SIMONE — Arrête, arrête, s'il te plaît.

MARTHA — Pourquoi tant de souffrance. Pourquoi as-tu aimé cet homme, chérie, pourquoi à ce point ?

SIMONE — Je ne savais pas...Je ne savais pas qu'il était possible d'aimer à ce point.

MARTHA — Ce n'était plus de l'amour, Simone, c'était de la folie.

SIMONE — Il était mon souffle, ma respiration, lorsqu'il n'était pas là, je suffoquais, Martha. Mes jambes ne me portaient plus.

MARTHA — Une sorte de remède à l'existence en somme, un genre de médicament aux tourments.

SIMONE — Oui, Martha. C'est exactement ça. Lorsqu'il retournait auprès de cette femme, je devenais infirme.

MARTHA — A cette époque, tu ne pensais qu'à toi.

SIMONE — Sans Jésus, je serais morte.

MARTHA — J'ai connu ça aussi, mon ange. Mon grand amour, rien qu'une illusion. L'amour n'existe pas, Simone. Entre homme

et femme, l'amour n'existe pas. Rien d'autre qu'un processus chimique, rien qu'une manœuvre que la nature a mis au point pour la reproduction de l'espèce. Rien qu'une farce de ton bon dieu pour que nous lui fabriquions des ouailles. L'amitié, la tendresse, le plaisir, le sexe, oui, l'amour, non. L'amour n'est qu'un piège, un leurre, imaginé par nos entrailles, pour colmater un manque sournois, pour nous cacher ce vide affreux, et caresser nos névroses, que nous avons au fond de nous, tout cela, pour que nous ne nous dévorions pas de l'intérieur. L'amour nous a été inspiré par notre instinct de survie, afin de détourner notre attention du but ultime, de ce néant irrémédiable et éternel. Rien qu'un appel au secours, comme pour nous assurer que nous ne rêvons pas, rien qu'un appel à la vie qui nous délivre de nos tourments.

SIMONE — Je ne crois pas un mot de tout ça, Martha.

MARTHA — Mon grand amour, Simone, rien qu'un salopard de cavaleur, un beau fumier, qui ne pensait qu'à l'épanouissement de sa prééminence. Je ne l'aime plus depuis des lustres. Il m'a définitivement guérie de l'amour, chérie. En fait, je ne me souviens plus très bien de lui. Et tout ça est si loin. Si loin déjà.

SIMONE — Je ne te crois pas.

MARTHA — C'est toi que j'aime, chérie.

Léger silence.

— Tu aimais quoi en lui, mon ange ?

SIMONE — Tout.

MARTHA — Et quoi encore ?

SIMONE — Son esprit, sa gentillesse, son humour, sa beauté.

MARTHA — Et son sexe ?

SIMONE — Martha, s'il te plait !

MARTHA — Quoi ? Tu n'aimais pas son sexe ?

SIMONE — Je t'en prie, Martha.

MARTHA — L'amour ne nous donne pas que des satisfactions. En vérité, au bout du compte, l'amour ne nous en donne que très rarement. N'est-ce pas ? On se souvient des bons moments, et nous aimons cette idée d'avoir aimé. Mais ce que nous retenons tous au dernier jour de notre vie, c'est cette sensation d'extase sublime qui, un jour, nous a envahi tout entier. Cette émotion extrême, que procure l'orgasme physique avec une personne que nous disons avoir aimée. Cette petite mort qui vous redonne la vie. Le prélude à une nouvelle respiration. Nous ne devons pas nous souvenir d'amour, chérie, nous devons sans aucun doute nous souvenir d'éternité.

Très léger temps.

— Dis moi, Simone ? N'as-tu jamais aimé son bitoniau ?

SIMONE — S'il te plaît, Martha !

MARTHA — N'as-tu jamais aimé son bitoniau, Simone ??
*Simone fait un signe de croix et cache son visage dans ses mains.
silence.*

MARTHA — Moi si, Simone, moi si.

SIMONE — Je ne voulais pas partager.

MARTHA — Je te comprends, chérie. Moi non plus.

SIMONE — Heureusement que personne ne nous entend.

MARTHA — Dieu nous entend, Simone !

SIMONE — Oui ! Une religieuse ne peut pas dire ces choses. Je vous demande pardon, seigneur !

MARTHA — Tu es une coquine, Simone !

SIMONE — Ne dis pas ça, Martha. A cette époque, je n'étais pas religieuse.

MARTHA — Ton seigneur en a vu d'autres, Simone ! Ne fais pas

ta mijaurée ! Il sait que tu as aimé cet homme ! C'est même sans doute lui qui a tout organisé. Dieu sait tout ! Il sait aussi que tu ne pouvais pas accepter qu'il soit dans les bras d'une autre.

SIMONE — C'est vrai.

MARTHA — Moi non plus, chérie, je ne l'acceptais pas ! J'ai ressenti les mêmes douleurs.

SIMONE — Je suis restée des nuits durant dans ce petit jardin public à regarder les fenêtres du 3ème. Je savais tout de cet appartement. Dès que les lumières de la chambre s'allumaient, mon ventre s'ankylosait. A ce moment, la douleur me saisissait toute entière. Je les imaginais, entrant dans la chambre. Lui, la portant. Elle, presque nue dans ses bras. Il la posait sur le lit. Il l'embrassait. Posant sa bouche chaude et humide sur tous les endroits de son être. Quelle torture ! Cet homme était mon dieu et il allait lui faire l'amour. Je le sentais. Là, assise sur ce banc mouillé, les jours de pluie. Glacial, les jours d'hiver. Je n'étais plus qu'une douleur. Ensuite, il se déshabillait à toute vitesse pour ne pas perdre un instant, et il lui faisait l'amour. Parfois, les nuits d'été, j'entendais les cris de joie de cette femme. Souvent, je le voyais se redresser pour fermer la fenêtre. Et il disparaissait à nouveau. Et moi, je restais sur mon banc, pétrifiée, assassinée, ensevelie, plus seule au monde qu'une tombe abandonnée.

MARTHA — Je me souviens, Simone, je me souviens de ta souffrance.

SIMONE — Je te demande pardon, chérie.

MARTHA — Il ne faut pas, Simone. Il ne faut pas. Tu n'as pas de raison. Dis ce que tu as à dire. C'est bon de ne pas tout garder pour soi. Même pour une religieuse. C'est bon de se libérer de ses tourments. Chacun d'entre nous a ressenti ce genre de souffrance. Moi aussi. Un jour, je me souviens, je suis partie en voyage en Belgique, voir une amie qui venait de se faire hospitaliser. Je suis partie toute seule, parce qu'il n'avait pas pu m'accompagner à

cause de son travail. Et quand je suis rentrée, trois jours plus tard, j'ai trouvé un livre dans notre chambre à coucher. Un livre en langue roumaine.

SIMONE — En langue roumaine ?

MARTHA — Moi, je savais qu'il ne lisait pas le roumain. Et sur ce livre, à l'intérieur de la première de couverture, je vois un nom, Olga, avec un numéro de téléphone.

SIMONE — Olga ?

MARTHA — Oui, Olga, tu te rends compte ? Alors moi, je ne téléphone pas à cette Olga. Je fais mieux que ça. Je cache le livre et le soir, je lui dis « Chéri ! J'ai rêvé la nuit dernière. J'ai rêvé qu'une fille était venue ici. » Il me regarde incrédule. « Une étrangère, je lui dis » « Tu as rêvé ça ? qu'il me répond » « oui, j'ai rêvé ça ! Dans mon rêve, tu amenais cette fille ici, dans notre chambre, pour lui faire un massage. » C'était un grand masseur.

SIMONE, *machinalement*. — Oui. Je me souviens.

MARTHA — Là, il me regarde, et il me dit: « Je n'ai jamais emmené de fille ici ! » « C'était dans mon rêve, que je lui réponds ! Une étrangère ! Tu lui as fait un massage et après vous avez fait l'amour ! » Et là, il me fait: « Un rêve absurde » « La fille s'appelait Olga, que je lui dis, une Roumaine ou quelque chose comme ça ! » Là, il me regarde un peu paniqué, et il me dit « Tu as rêvé ça ? » « Oui, j'ai rêvé ça, je lui réponds. Et même que tu te fichais pas mal de moi ! » Et là, je vois dans ses yeux qu'il ne comprend plus rien à cette histoire. Comment je pouvais savoir tout ça ? Je voyais bien dans ses yeux à quoi il pensait. « Oui chéri, depuis cet après midi, je suis voyante. Et dorénavant, tu ne pourras plus rien me cacher ! » « Des foutaises, qu'il me dit ! Personne n'est venu ici. Où as-tu déniché cette histoire ? » « Dans notre chambre à coucher » je lui réponds, en lui tendant le fameux livre. » Depuis quand tu lis le roumain, chéri ? ».

SIMONE — Salaud !

Elle se signe pour se faire pardonner.

MARTHA — Et là, il devient blême, et il me répond qu'il n'a jamais vu ce livre de toute sa vie. Après ça, il regarde le livre dans tous les sens, en se demandant bien ce qu'il va trouver comme excuse pour se sortir de ce mauvais pas. Là, il me dit « J'ai un copain qui est venu ici, c'est probablement lui qui l'aura oublié. » « Dans la chambre ? Depuis quand tu amènes des copains dans notre chambre ? » que je lui réponds. Là, il garde tout son aplomb, et il dit à nouveau: « J'ai dû lui dire de visiter l'appartement et il aura oublié son livre, voilà tout ! » Alors là, je me mets en fasse de lui et je lui fais: « dis-moi la vérité, mon amour, s'il te plaît ? » Il lève la main au ciel et il me dit, droit dans les yeux: « Je n'ai pas amené de fille dans cet appartement ! Je te le jure ! »

SIMONE — Quel menteur !

MARTHA — Oui, Simone, il avait amené cette fille dans notre chambre, mais il ne l'a jamais avoué !

Léger silence.

— Souvent, je sentais l'odeur des femmes sur lui et ça me rendait folle !

SIMONE — Moi aussi !

MARTHA — C'était un homme à femmes. Et puis un jour, j'ai su, Simone. J'ai su qu'il avait quelqu'un d'autre. Je le sentais. Dans son comportement aussi. Plus ça allait, et plus monsieur allait faire ses petites balades. Il avait besoin d'être seul, ça lui faisait du bien. Un jour, je l'ai vu en photo avec une femme, une amie, disait-il. Il est allé voir son frère avec cette fille, mais son frère n'avait pas apprécié, ils s'étaient presque battus.

SIMONE — Je n'ai jamais su cette histoire.

MARTHA — Il voyait des tas de femmes. Mais à l'entendre, ce

n'était juste que des amies. Quelques mois plus tard, il a rencontré quelqu'un, plus sérieusement cette fois. Il voyait cette femme tous les jours. Il rentrait de plus en plus tard le soir à la maison. Même les week-ends, je le voyais de moins en moins. Tout cela devenait de plus en plus mystérieux.

Simone se met à pleurer doucement

— Et ses explications, étaient de moins en moins vraisemblables. Oui, Simone. A cette époque, j'ai été très malheureuse, chérie. Cette histoire m'a fait beaucoup souffrir. Je me rappelle d'une amie qui nous disait souvent. N'aimons jamais. C'est la meilleure façon de faire vivre les rêves sans se brûler les ailes. Ce qu'elle avait raison.

SIMONE — Je t'en supplie, chérie, parlons d'autre chose. Moi aussi, tout cela m'a beaucoup fait souffrir. Le grand amour, on ne l'oublie jamais. Il reste en nous une petite douleur qui s'estompe avec le temps, et même si elle ne disparaît jamais vraiment, on s'habitue à elle. Et un jour, le souvenir de cette douleur nous rappelle combien nous sommes heureux de nous en être débarrassés.

MARTHA — Oui, Simone, cette douleur, on arrive toujours à s'en débarrasser, oui, ça j'en suis guérie depuis des siècles ! Il m'arrive même parfois de me dire que nous avons vécu des moments merveilleux, qui n'a pas connu cette intensité, ne peut pas mourir heureux, Simone. Mais ce dont on ne se débarrasse pas chérie, ce sont des conséquences, de la rancœur et des humiliations, des coups bas. Surtout ceux dont on s'est rendu coupable. Et toutes les méchancetés. Cette vengeance destructive qui amène certains d'entre nous à commettre l'irréparable. Cette douleur, on ne s'en débarrasse jamais, Simone. Cette douleur là, on continue à se la trimballer jusqu'au dernier jour.

SIMONE — Oublions tout ça, Martha.

MARTHA — J'ai tant détesté cette fille.

SIMONE — Je t'en supplie, oublions.

MARTHA — J'ai voulu tuer cette fille, je te le jure. Je l'ai suivie des jours durant, à pied, en voiture. Je me mettais en double file et je me disais, je vais foncer dessus. Dès qu'elle traversera la rue, j'appuierai à fond sur la pédale d'accélérateur et comme ça, il n'y aura plus d'histoire. Elle me laissera tranquille, elle ne volera plus jamais mon homme. Je ferai une crêpe de cette fille et comme ça, il reviendra vers moi.

SIMONE — Tu as vraiment voulu faire ça, Martha ?

MARTHA — Oh oui, chérie, et plutôt deux fois qu'une ! Et puis, je me suis dis, tu ne peux tout de même pas tuer ta propre sœur ! Même si tu ne la connais pas très bien. Même si nous avons été séparées dès notre plus jeune âge, c'est quand même ta sœur, Martha. Même si cette fille est une traînée sans le moindre scrupule !!

SIMONE — S'il te plait, chérie, ne te mets pas dans cet état. Je t'en supplie, ma grande sœur. Pardon !

MARTHA — Ce n'est pas parce qu'elle fait des parties de jambes en l'air avec l'homme de ta vie que tu dois la tuer ! Cette fille, cette petite garce est quand même la fille de tes parents ! Elle est de ta famille, Martha, de ton propre sang, essaie de comprendre ça !!

SIMONE — Viens, ma chérie, allons nous promener un peu dans le parc.

MARTHA — On ne tue pas sa sœur, Martha, ça ne se fait pas ce genre de chose, et puis ce n'est qu'une petite idiote, qui finira peut-être par se lasser de l'homme de ta vie.

SIMONE — Viens, Martha. Viens. Allons voir si nous voyons les hirondelles !

MARTHA — Juste des parties de jambes en l'air, rien qu'une

petite idiote, jalouse de sa grande sœur, rien qu'une petite morveuse, qui a envie de jouer dans la cour des grands. Rien que de la petite activité sans envergure. Pas assez consistante pour satisfaire un homme sur le long terme. Rien qu'une passade, pour embêter sa grande sœur, pour lui prouver, je ne sais quoi. C'est ça, Simone ?

SIMONE— J'ai voulu disparaître dans un trou de souris ou dans un désert lointain, Martha. J'ai voulu mourir chérie. Je te demande pardon, je regrette tant.

Simone pleure doucement.

MARTHA — Tu m'a fourrée dans une drôle de situation ! Une drôle d'histoire ! Comment arriver à se dépêtrer de tout ça ? Une inconnue, ça n'aurait pas posé de problème ! Il suffisait d'aller lui parler et la prier gentiment d'aller jouer ailleurs, sur un autre terrain de jeu. Dans le pire des cas, on aurait pu remédier à tout ça avec la formule de la crêpe. Je suis sûre que j'aurais trouvé une solution acceptable au problème. Mais ma propre sœur. Comment faire ? Comment faire, pour ce sortir de là ?

SIMONE — Ne parlons plus de ça, Martha. Arrête, je t'en supplie.

MARTHA — C'est facile pour toi de dire ça. N'en parlons plus ? Il suffit de se faire bonne sœur pour tout effacer, c'est ça ? N'en parlons plus. Moi, j'ai perdu l'homme de ma vie, ma vie toute entière. Alors, je me fiche que tu sois devenue bonne sœur, Simone, je m'en contre fiche !! Moi, je veux en parler ! Je veux parler de l'homme que j'ai le plus aimé au monde !

Simone même jeu.

SIMONE — Jamais, je ne pourrais me faire pardonner, je le sais, Martha, d'ailleurs, je ne veux pas de ton pardon.

MARTHA — Imbécile ! Bien sûr que je te pardonne ! Bien sûr que je te pardonne, idiote ! D'ailleurs, tu n'y es pour rien, Simone ! Tu n'es pour rien dans la fin de cette histoire.

Martha va à la fenêtre.

SIMONE — Si, Martha ! Je suis la seule responsable de ce drame.

MARTHA — Non, Simone, tu ne sais rien ! Ne dis pas ça ! J'étais anéantie, Simone, Tu ne peux pas comprendre.

SIMONE — Allons nous promener dans le parc, chérie. Ca nous fera du bien. Allons voir les hirondelles, avant qu'elles ne partent. Tu les aimes tant, chérie.

MARTHA , *regardant par la fenêtre, l'air triste.* — Il n'y a plus d'hirondelles, elles ont toutes fichu le camp. Et puis, je dois finir de te raconter mon rêve, Simone...avant qu' il ne soit trop tard, c'est important pour moi.

SIMONE — Non, je ne veux plus, je le connais ton rêve, je t'en prie, ne parlons plus de ça.

MARTHA — Ce rêve, tu ne le connais pas.

SIMONE — Bien sûr que je le connais, Martha !! Arrêtons de nous faire du mal, je t'en prie !

MARTHA — Ce rêve là n'a rien à voir avec la réalité, Simone. Avec ta réalité. Lorsque je lui ai parlé de tout ça. De votre manège. Que j'étais au courant de tout. Aussi de notre lien de parenté. Il a bien compris la complexité de la situation. Et il a reconnu son erreur. Il m'a demandé pardon. Et il a juré devant Dieu de ne plus jamais te revoir. Tu ne comptais plus pour lui ! Ce jour-là, tu n'existais plus. Il ne t'aimait plus ! Tu n'étais plus rien pour lui, rien ! Tu entends ?

Simone pleure doucement.

— J'étais très heureuse ce soir là. Tout était fini. Nous allions pouvoir tout recommencer comme avant.

SIMONE, *elle donne l'impression de se boucher les oreilles.*

— Je ne veux plus rien entendre, Martha !

MARTHA — J'étais heureuse, Simone. Tout se passait très bien. Il

ne te voyait plus. J'étais heureuse, tellement heureuse.

SIMONE — Je ne savais pas, Martha. Je ne savais rien de tout ça. Je ne savais pas que ce n'était pas fini entre vous, je ne savais pas. Je te le jure, ma chérie. J'en fais le serment devant Dieu.

MARTHA — Ce jour-là, vous étiez assis sur le pont du châtelet. Il était tard, 11h du soir, et vous vous embrassiez, je vous voyais. Puis, vous vous êtes disputés. Tu te rappelles, Simone ?

SIMONE — Tu as rêvé de ça ?

MARTHA — Oui. C'était comme dans la vie, comme pour de vrai.

SIMONE — C'était un accident.

MARTHA — Oui, un accident. Un accident de la vie. Tu lui as mis une gifle, une gifle d'une telle violence que je n'avais jamais vu ça pour une jeune fille de ton envergure, c'était très impressionnant.

SIMONE — Tu as rêvé de ça ??

MARTHA — Oui, Simone, tu vois, tu ne le connais pas ce rêve. Tu ne connais pas la fin de mon rêve.

SIMONE — Il revoyait Olga !!

MARTHA — Il revoyait Olga ???

SIMONE — Oui, Martha, et bien d'autres filles. Cet homme était un monstre, Martha. Je t'en supplie, arrête de parler de ça.

MARTHA — Cet homme est mort. On ne parle pas comme ça des morts, Simone. Surtout des morts que nous avons aimés. On ne t'apprend donc rien dans la maison de dieu ?

SIMONE — Je dis ça pour toi, chérie. Et puis, c'était un accident. Un accident !

MARTHA — Oui, un accident. Je l'ai vu tomber du pont.

SIMONE — Tu étais là, Martha ? Tu... Je ne l'ai pas voulu, Martha, je te le jure. C'était un accident.

Elle se signe pour avoir juré.

— Cette gifle... je n'ai pas senti ma force.

MARTHA — Oui, tu as tapé si fort que tu aurais pu assommer un bœuf ce jour-là. Ça aussi, c'était dans mon rêve, je devrais dire dans mon cauchemar. Ensuite, tu es partie en courant pour appeler les secours, pendant que lui barbotait dans la Seine. Être aussi beau, aussi magnifique, aussi séduisant auprès des femmes et nager aussi mal ! Quelle tristesse.

SIMONE — Oui, Martha, J'ai regardé dans l'eau après sa chute et je n'ai rien vu. Je suis descendue sur le quai en courant, cela a pris un certain temps. Quand je suis arrivée sur le bord, je n'ai rien entendu, je n'ai rien vu, le calme était absolu, malgré les bruits de la ville. Il avait disparu. C'était un accident.

MARTHA — Oui, je t'ai vue. Je te voyais. Tu pleurais. Mais cela ne me faisait rien. Je crois même avoir souri. Ensuite, tu es repartie en courant sur les berges. Tu es remontée sur la route et tu es partie en pleurant.

SIMONE — Oui, j'ai couru à perdre haleine, désespérée, je pleurais, je criais. Je ne savais plus quoi faire.

MARTHA — Et tu es devenue bonne sœur.

SIMONE — Je venais de tuer un homme, Martha ! Tu te rends compte de ce que ça représente, chérie ? J'ai tué un homme !

MARTHA — Un salaud que nous avons aimé.

SIMONE — Oui, Martha. Un homme que nous avons tellement aimé.

MARTHA — Oui !

SIMONE — Et moi, j'étais devenue une criminelle, Martha. Sans même le vouloir. Voilà. Voilà la fin de l'histoire. Tu n'as pas à

t'en vouloir, tu n'es responsable de rien. Tout est de ma faute. Depuis plus de quarante ans, je vis avec cette mort sur la conscience. Et je n'ai jamais osé te l'avouer. Et toi, tu le savais. Je sais que tu ne pourras jamais me pardonner, chérie. Mais, curieusement, je me sens beaucoup mieux, je me sens libérée tout à coup. Libérée que tu connaisses enfin la vérité.

MARTHA — Ce n'est pas ça la fin de mon rêve, Simone ! Ce n'est pas la bonne fin. Ce n'est pas ça, Simone.

SIMONE — Si, Martha, parlons d'autre chose, c'est la fin de l'histoire. Pardon, Martha, pardon pour tout. Je t'ai fait tant de mal, je ne l'ai pas voulu. Je t'aime Martha. Je t'aime. Sans toi, je serais morte. Tu es une grande Dame, Martha. Une Dame magnifique.

MARTHA — Non, je ne suis pas ce que tu dis. Je ne suis pas une grande Dame. Je ne suis rien de tout ça. Je me souviens, Simone. Quand tu es partie des berges ce soir-là, quand tu es partie en courant. Je me suis mise à regarder le ciel. Et tout cela va te paraître curieux, Simone, mais je me suis sentie bien. Oui. Je dois te l'avouer. Je me suis sentie tellement bien. Moi aussi, comme libérée. Les étoiles dans le ciel brillaient, elles étaient magnifiques. Une fin de soirée exceptionnelle. Un moment paisible, comme je n'en avais encore jamais connu. Tu ne trouves pas, Simone, que c'est dans les rêves que nous ressentons parfois les émotions avec le plus d'intensité ?

SIMONE — Oui, Martha, c'est vrai. Mais il n'y a pas que dans les rêves.

MARTHA — Oui, il n'y a pas que dans les rêves, Simone. J'étais assise par terre, appuyée contre le mur et je voyais la Seine, là, devant moi, j'entendais le clapotis de l'eau, des petites vaguelettes dansaient sur le fleuve. Tout était calme, tout était beau. Et puis....

SIMONE, *la regardant, après un léger silence* — Et puis quoi ?

MARTHA — Et puis des mains sont apparues sur le rebord de la berge. Ce que j'ai eu peur, Simone ! Tu ne peux pas te l'imaginer

SIMONE — Ne dis plus rien Martha !!!

Simone a l'air effondrée.

MARTHA — Il était remonté à la surface, remonté des profondeurs du fleuve. Il tendait une main. Comme pour qu'on l'aide à se sortir de là. Alors, j'ai pris une longue chose à côté de moi et je me suis approchée de lui à toute vitesse pour lui tendre cette perche. Il m'a regardée, il semblait affolé, ses yeux étaient grands ouverts, il m'implorait, je crois. Mon amour m'implorait. Quelle peine, j'ai ressenti à ce moment, Simone, tu ne peux pas savoir. !Il me tendait une main. Alors, j'ai tendu cette chose vers lui et je l'ai frappé avec, tant que j'ai pu. De toutes mes forces ! C'était une barre de fer...J'ai frappé tant que j'ai pu ! Le plus fort possible. Le sang giclait de sa tête et sa main était toujours tendue vers moi. Et moi, je frappais, ne me demande pas pourquoi, Simone. Je frappais, je frappais, et je frappais encore, avant qu'il ne disparaisse doucement, totalement, dans les eaux froides du fleuve.

Simone ne dit rien, elle regarde Martha, sans bouger.

— Les étoiles dans le ciel brillaient, elles étaient magnifiques. Une fin de soirée vraiment exceptionnelle. Un moment si paisible, comme je n'en avais encore jamais connu, Simone.

Simone n'a pas bougé.

— Voilà, maintenant, tu connais la fin de mon rêve. La vraie fin de l'histoire. Il fallait que tu saches. Ce rêve, je le fais tous les jours depuis un certain temps, Simone. Tous les jours.

Après un silence, on entend la voix de Jérôme dans le couloir.

VOIX DE JÉRÔME — Georges, amène-moi tout de suite la camisole, appelle Charlie, chambre 12 ! Magne-toi bordel !!!

UNE AUTRE VOIX AU LOIN — J'arrive !!

VOIX DE JÉRÔME. *Maintenant plus lointaine également.*

— C'est chaque jour la même chose avec lui. On va le faire monter d'un étage, ça lui fera les pieds !!

Martha va vers la fenêtre.

MARTHA — Tu te rends compte, chérie ! Ils vont jusqu'à peindre ces choses sur les murs, de peur que les gens ne sautent par les fenêtres. Tu te rends compte, peindre des fenêtres factices sur les murs, quelle drôle d'idée.

Martha regarde toujours par la fenêtre factice.

— Les hirondelles ne reviennent qu'au printemps, à ce qu'on dit. Moi, je crois qu'elles ne reviendront plus, Simone. Plus jamais.

SIMONE, *vient vers Martha et la serre contre elle, elle pleure doucement.*

— Si Martha, elles reviendront. Je te le promets. Elles reviendront comme je suis revenue moi-même ce soir-là sur mes pas. Sur ce quai. Je t'ai prise cette barre de fer qui ne te servait plus qu'à frapper la surface de l'eau et je t'ai serrée dans mes bras. Nous sommes restées comme ça un long moment.

Simone berce Martha.

— C'est ça la fin du rêve, ma chérie. La vraie fin. Une fin de soirée exceptionnelle. Oui, oui, Martha, un moment si paisible, si paisible, si paisible....

Simone va vers la porte doucement et appuie sur un bouton. On entend une petite alarme retentir. Genre alarme de réacteur nucléaire ou de prison. La lumière tombe au rythme des coups de d'alarme..

NOIR

FIN